L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 19 DÉCEMBRE 1886.

LOUISIANE.

Le Sugar Bowl and Farm Journal, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 18 décembre :

A la suite d'une invitation qui nous avait été faite par le gouverneur H. C. Warmoth, nous sommes allé voir fonctionner les machines perfectionnées de sa sucrerie. Nous avions pour compagnons de voyage MM. Hero, Maihot, S. L. Spencer, chimiste des Etats-Unis, M. Schulze, ingénieur représentant une maison allemande, Sieg, le grand promoteur de la diffusion, enfin M. Stillman, raffineur, de Boston.

Magnolia a deux milles et demi de face le long du fleuve, sur un mille de profondeur, environ 40 arpents. Tout le devant de l'habitation était, cette année, un vaste champ de cannes, à l'exception de la profondeur d'un arpent, converti en une orangerie, qui a rapporté, plusieurs années, au propriétaire, $3000 par an. Cette année, la récolte a été très pauvre.

Il y avait encore 150 acres de cannes sur pied, et malgré les deux rigoureuses gelées de cet automne, la plante n'avait pas été endommagée. M. Warmoth en avait fait couper le plus possible, puis les avait fait recouvrir. Il y a, cette année, 600 acres de plant, contre 480, l'an dernier, et la récolte sera moindre, à cause des temps défavorables que nous avons eus.

Le rendement, en 1885, a été de 1,460,000 livres de sucre clarifié. La moyenne au tonnage de la canne a été de 13 tonnes. La roulaison sera achevée le jour de Noël; en 1885, elle avait duré jusqu'au 13 janvier. Jamais on n'a perdu une seule canne, sur Magnolia, par suite du froid. La terre est retournée et broyée par la charrue à vapeur; presque toute la culture se fait également à la vapeur. M. Warmoth n'a plus de ponts; il y a mis à la place un drainage recouvert qui permet aux charrues de se mouvoir à l'aise de ne perdre ni de temps, ni de terrain, elles sont mues par deux machines à vapeur placées à chaque extrémité du sillon. Le terrain est sillonné de fosses qui vont se perdre dans des canaux, aboutissant eux-mêmes à une machine à drainer. Il y a 12 sillons de cannes entre les fossés. Quand les cannes sont coupées, elles sont jetées sur des portouses de 15 pieds de long coudoutes par deux hommes, le long d'une voie ferrée dont la construction a coûté $3,000 le mille.

M. Warmoth a 180 wagons à cannes qui lui ont coûté, chacun, $30, livrés à la Nouvelle-Orléans; ils portent tous plus d'une tonne. On les fait marcher par rangées de douze, deux mulets, attelés en tandem suffisent pour cette besogne. On voit combien ce système épargne de dépenses de main-d'œuvre. Six hommes font ensuite passer les cannes dans le moulin qui travaille 10 tonnes à l'heure. Mais avant d'arriver aux cylindres, la canne passe par un Shredder d'une grande dimension, qui a coûté $5,000. Il faut dire qu'un autre appareil, un peu moins grand et un peu moins cher, ferait aussi bien l'affaire. C'est machine coupe, lacère la canne avec une énorme facilité. Jamais elle ne s'est dérangée. M. Warmoth évalue de 12 à 15 pour cent la quantité de jus qu'il gagne dans l'extraction, par l'application de ce Shredder.

—Le premier moulin a été érigé, en 1852, par M. Stillman, le père de celui qui se trouvait avec nous. Les cylindres ont 4 pieds 11 pouces de diamètre. Le second moulin n'a que 10 pieds de dimension ; a été bâti en 1878 par la maison Whitney; les cylindres ont 5 pieds de long et 34 pouces de diamètre. Les deux moulins sont mus par une machine donnant 110 livres de vapeur. Les machines marchent 22 heures par jour. Il y a un court temps d'arrêt vers 6 heures du matin et vers 6 heures du soir, pour le lavage et le nettoyage des cylindres.

La moyenne d'extraction, cette année, a été de 78 pour cent; mais le jour où nous nous trouvions sur l'habitation, on a constaté près de 80 pour cent. C'est, croyons-nous, le chiffre le plus élevé obtenu en Louisiane, à l'exception peut-être de l'habitation de M. Daniel Thompson, paroisse Ste-Marie.

La bagasse sort du moulin, littéralement broyée et coupée; on ne trouve pas un morceau qui soit plus long que le doigt de la main. La bagasse est brûlée à très peu de frais, quelques morceaux de bois suffisent comme combustible. Les sept bouilloires sont entretenues par la bagasse seule comme combustible. Il ne faut pas plus de 110 livres de vapeur pour faire marcher le Shredder, le moulin, les presses-filtres et les clarificateurs. On a calculé qu'on épargne ainsi 75 pour cent de combustible. Quand la canne a traversé tous les moulins, on la jette dans des baquets et on la replace sur la portouse, pour la faire passer de nouveau sous les cylindres.

Aussitôt que le jus est arrivé à un degré de chaleur suffisant pour écumer, on la fait passer par trois filtres-presses, provenant d'une maison allemande. Le chimiste du gouvernement a démontré qu'il a gagné ainsi de 65,000 à 75,000 livres de sucre qui, autrement, eussent été perdues. Avec ces résidus très écumes, on a fait 130 tonnes de tourteaux que l'on a vendus $10.65 la tonne; ils font un excellent engrais. Les tourteaux sont emmagasinés, séchés, comme les autres engrais.

M. Ern. Schulze fit, ce jour là, une expérience très satisfaisante du procédé Kleimmer, qui consiste à mêler du charbon en poudre avec le jus qui a déjà été passé à la chaux. On fait ainsi un bien meilleur sucre.

La moyenne étant de 15 tonnes de cannes à l'acre, on roule 220 tonnes par jour. On a atteint récemment un degré de pureté de 93 pour cent.

La moyenne du rendement est de 158 livres de sucre, la tonne de cannes, mais devant nous, on est arrivé au chiffre de 160 livres.

La capacité de la sucrerie de Magnolia est d'environ 250 tonnes de canne par jour, mais on peut en faire plus, si on le veut. M. Warmoth nous a dit qu'un prix où est actuellement le sucre, il peut payer $4 la tonne de cannes et il en achètera, volontiers, 5000 tonnes, tous les ans, à ces conditions. Il est étonnant que les planteurs des environs n'aient pas encore profité de cette occasion de placer leurs cannes. Ils gagneraient ainsi beaucoup plus que ceux qui continuent à faire du sucre avec les anciens appareils. Il est probable que bientôt ils deviendra bientôt une des grandes usines centrales de l'Etat.

M. Warmoth a, depuis plusieurs années, M. H. Dustman pour directeur des travaux ; c'est un homme fort habile. Son sucrier est M. Hugh McCaffray; M. Jacob Miller, l'ingénieur, ainsi que M. G. L. Spencer, le chimiste du gouvernement.

—Pen à peu, nous verrons certaines habitations se transformer en usines centrales. C'est ce qui a lieu à Bellechasse, appartenant à M. Marcus J. Zmut, une des meilleures propriétés de l'Etat, paroisse Plaquemine. M. Marcus Zmut demande des fermiers tenanciers possédant un matériel suffisant. Il leur achèterait leurs cannes, à des conditions convenables et conformes aux différents prix auxquels se trouve le sucre sur les marchés.

Le Commercial, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 18 décembre :

La semaine dernière, M. E. J. Crosbey, ingénieur, qui surveille les travaux du gouvernement à la Passe Calcasieu, était à Lac Charles. Il a visité nos scieries et celles du voisinage; il voulait se rendre un compte exact du montant de bois de construction scié et expédié d'ici, pour que, en cas de nécessité, il put obtenir du gouvernement une allocation pour ces travaux à la Passe. Il était accompagné du capt. W. A. Junker, qui vient d'obtenir le contrat pour le dragage de la passe. Le capt. a placé deux dragues avec 20 hommes, à la passe; il a commencé le revêtement des levées; il espère avoir achevé ce travail en 20 jours.

Comme les fêtes vont arriver, les dragues ne marcheront guère qu'après Noël.

Voilà plusieurs années qu'il s'adonne à des entreprises de ce genre, avec succès et il est connu pour être consciencieux et expéditif.

—Le grand meeting annuel des actionnaires du Puits artésien de Calcasieu, aura lieu le 26 décembre, à 7 heures du soir.

Le Meschacébé, Bonnet Carré P. O. paroisse St-Jean-Baptiste, du 18 décembre :

Le beau temps a peu duré, cette fois, et nous avons eu une dizaine de beaux jours successifs. Cela va-t-il durer longtemps? On prétend que non, car il y a de fortes gelées, et c'est un signe de pluie prochaine. Toutefois, une continuation de beau temps serait à désirer à cette époque et de l'année.

—Nous avons reçu, de M. Lézin Desnoyers, des cigares fabriqués avec du tabac provenant de la graine distribuée par le département de l'agriculture de Washington, et, vraiment, nous les avons trouvés délicieux. Il s'en dégage, sous la combustion, un arôme délicieux qui flatte agréablement l'odorat et que ne possède point tous les produits de ce genre réputés havanais. Nous n'avons jamais douté qu'on pût faire ici d'aussi bon tabac qu'ailleurs, et M. Desnoyers nous l'a prouvé.

—Le 9 du courant, est décédé, dans notre paroisse, sur la rive gauche, un enfant de M. Achille P. Chauff, à l'âge de 10 mois.

Le 16, aussi sur la rive gauche, est décédé M. Maximilien Vickuair, âgé d'environ 66 ans.

Le Propagateur Catholique d'hier :

La célébration de l'office divin au milieu de la nuit de Noël étant malheureusement pour beaucoup de personnes une occasion de dissipation et souvent même de scandale, et par ailleurs plusieurs curés se trouvant très embarrassés pour abolir un usage encore cher à leurs paroissiens malgré ses abus, nous avons résolu d'établir une règle générale pour tout le diocèse.

En conséquence, la permission accordée autrefois d'avoir la messe de minuit dans les paroisses est révoquée ; et il est défendu de célébrer *publiquement* la messe de minuit dans toute église ou chapelle du diocèse.

Cette célébration des saints mystères au milieu de la nuit pourra être remplacée par une messe même solennelle, dite à partir de 4 heures du matin.

Les communions pourront avoir lieu sans inconvénient à ces messes, les âmes fidèles seront mieux préparées, Jésus, le Dieu de la crèche, sera mieux honoré, le recueillement, la piété, l'édification générale y gagneront.

Nlle-Orléans, le 16 décembre, 1886.

-:- F. X. Leray, Archevêque.

Une décision de Rome, en réponse à la demande faite par les Pères du Concile de Baltimore, ayant décrété l'uniformité dans tous les Diocèses des Etats-Unis, en ce qui concerne les fêtes d'obligation, le premier janvier, jour de la fête de la Circoncision, doit être sanctifié comme le saint jour du Dimanche.

Messieurs les curés auront à l'annoncer à leurs paroissiens.

Nous sommes heureux, du reste, de constater qu'il est d'usage parmi nos Catholiques, de commencer l'année par l'assistance au saint sacrifice de la messe, afin d'attirer sur les vœux et les souhaits de la saison les Bénédictions célestes.

Ce qui était de dévotion est devenu une obligation. Qu'à l'assistance à la messe on joigne l'abstention de toute œuvre servile, l'année s'ouvrira ainsi par un acte de religion qui obtiendra sûrement pour nous et notre chère Louisiane les grâces de la Divine Providence.

Nlle-Orléans, 16 décembre 1886.

-:- F. X. Leray,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.
Par mandement de Mgr l'Archevêque,
L. A. Chassé,
Chancelier.

Vendredi prochain, vigile de la Noël, est un jour de jeûne prescrit par l'Eglise.

Samedi prochain, fête de Noël, Sa Grandeur Mgr Leray célébrera une messe pontificale, à l'issue de laquelle il donnera la bénédiction papale, enrichie d'une indulgence plénière.

Entre boulevardiers :

—Qu'est-ce que j'apprends! Toi, l'homme désintéressé par excellence; toi, qui vantais toujours les mariages d'amour, tu épouses une veuve qui t'apporte un million de dot?

—Et tu crois que je fais un mariage d'argent? Mais elle n'aurait en que cinq cents mille francs que je l'aurais épousée tout de même!

En police correctionnelle :

Le président.—Il me semble que je vous reconnais. Vous avez déjà paru devant moi?

Le prévenu.—Plusieurs fois, mon président. Mais comme vous avez engraissé! Madame va bien?

Le vieil oncle est à la dernière extrémité.

Les trois neveux, très anxieux, demandent l'avis du médecin.

—Epargnez lui toute émotion, répond le docteur; parlez-lui peu et ne lui dites que des choses gaies.

Aussitôt après le départ du médecin, l'un des neveux s'approche du malade et d'une voix tendre :

"Vous savez, mon cher oncle, vous êtes en pleine voie de guérison. A propos avez-vous fait votre petit testament?"

Entre femmes.

On épluche une amie, dont le moindre défaut est d'avoir, avec beaucoup de prétention, une bouche s'arrêtant aux oreilles :

—Que veux-tu, ma chère! c'est pour se faire tout bas les compliments qu'elle enrage de ne jamais entendre.

Le malfaiteur d'Edith

Miss Edith est une jeune personne de sept ans qui a su lire, disent les familiers de la maison, avant de savoir parler, et qui, depuis cette époque, dévore une incroyable quantité de livres et de journaux. Les journaux l'intéressent particulièrement, elle y trouve relatés les incidents tragiques dont Londres est souvent le théâtre, ce qui lui fait regretter que la vie soit si monotone dans leur quartier. Sa petite tête travaille énormément au sujet des malfaiteurs "en tant que classe de la société". Cette expression est empruntée à l'un des amis de son père qui disserte volontiers sur les classes de la société et le bien-être qu'on leur doit. Désireuse de s'instruire, la fillette a voulu tirer des éclaircissements de son père, le célèbre éditeur; mais celui-ci, pressé de partir le jour même pour Glascow, n'est mis à rire, puis lui a conseillé d'aller jouer et d'avoir bien soin de sa maman qui allait rester sans autre protection toute la nuit que sa petite fille.

Tout le jour, elle médita profondément sur la meilleure manière de jouer le rôle de protectrice pris par elle au grand sérieux.

Puis vint l'heure du coucher. Edith devait partager la chambre de sa mère.

—Je suis contente de vous avoir, petite, dit la jeune femme avec un rire nerveux ; il me serait impossible de dormir seule dans cette vaste pièce.

Mais avant, sous ses couvertures, le sommeil s'empara d'elle, tandis qu'Edith la contemplait en se demandant s'il était possible de rien voir au monde d'aussi charmant.

Pendant assez longtemps les grands yeux de l'enfant restèrent ouverts dans l'obscurité, tandis que sa rêverie allait de son père au nouveau livre dont elle avait commencé la lecture, puis au petit mendiant qu'elle avait entendu chanter dans la rue. Elle s'endormit enfin jusqu'à minuit. Alors un bruit singulier vint en chatouiller l'ouïe et la réveilla. Elle ne sut trop qu'en penser, mais le bruit de la lime grattant le fer l'éclaira bien vite ; elle se rappelait avoir entendu dire à la femme de chambre que des malfiteurs s'étaient introduits dans une maison en sciant les barreaux des fenêtres.

—C'est un voleur, se dit la fillette, et il va éveiller maman.

Son parti fut bientôt pris, elle avait résolu que le voleur ne ferait pas le moindre bruit.

—Je vais l'en prier en lui expliquant mes raisons.

Elle sauta à bas de son lit et, se glissant vers la porte, descendit pieds nus l'escalier.

Le grincement de la lime avait cessé : on entendait des pas mesurés sur le sol carrelé de la cuisine, et ce fut dans cette direction que l'enfant se dirigea sans hésiter, quoique son cœur battît bien fort, nous devons en convenir.

Représentez-vous la surprise du voleur lorsque, s'étant retourné au bruit de la porte poussée discrètement, il se trouva en face d'une frêle petite fille, très pâle dans sa robe de nuit brodée et dont les magnifiques yeux bruns foncés le fixaient gravement sans frayeur mais avec une expression presque amicale.

Le long de l'escalier, l'enfant s'était dit "Je serai très polie avec lui, cela le disposera à l'obligeance. Ma gouvernante me répète toujours que la politesse coûte peu et rapporte beaucoup."

—N'ayez pas peur, dit-elle de sa douce voix argentine. Je ne veux pas vous faire de mal. Je viens, au contraire, solliciter de vous une faveur.

La stupéfaction du bandit fut telle qu'il en oublia son honorable profession et, tout chancelant, s'appuya contre la muraille. Je crois bien qu'à première vue il avait pris Edith pour un mignon fantôme.

Elle continua toujours d'une voix très douce pour l'encourager :—Vous voyez bien que je ne pourrais pas vous faire de mal, je suis trop petite, je n'ai que sept ans. Je ne veux pas crier parce que cela éveillerait maman, et c'est justement ce que je vous demande de ne pas faire

Le voleur encouragé, mais toujours surpris, ne savait ce que cela signifiait

—Je veux être fichu, marmottait-il, si j'ai jamais vu un pareille.

Remis de sa surprise, il fut pris d'un rire convulsif et silencieux. Ses deux mains restaient serrées sur sa bouche, mais l'excès de son hilarité était tel qu'il se balançait d'avant en arrière et d'arrière en avant, sans pouvoir recouvrer son équilibre.

—Je veux être fichu!..... répétait-il dans l'intervalle des spasmes. Et elle me promet de ne pas me faire de mal!.... Oh! mon œil!

Un homme mal élevé, pensa Edith, que cette gaieté intempestive étonnait beaucoup. Puis l'idée lui vint qu'elle avait peut-être commis une méprise.

—S'il vous plaît, monsieur, dit-elle, n'êtes-vous pas un voleur?

Il cessa de rire pour lui répondre :

—Seigneur, non, miss! Comment pouvez-vous supposer!.... Je suis un des intimes de votre papa, et je viens lui faire une petite visite; seulement, comme je n'aime pas à déranger les domestiques, j'ai passé par la fenêtre.

—Ah! dit Edith en le regardant d'un air sérieux, je vois que vous vous moquez de moi, comme papa le fait aussi quelquefois. Mais voici ce que je vous dis dire: Père est parti pour l'Ecosse, tous nos domestiques sont des femmes et si maman s'éveillait, elle serait tellement peur qu'elle en serait malade. Vous devriez vous avoir la bonté de voler bien tranquillement, en sorte qu'on ne vous entende pas?

Le voleur répéta sa vulgaire exclamation :

—Eh bien! je veux être fichu!.....

Ce qui lui attira cette grave observation d'Edith :

—Je crois que c'est peu convenable de dire : je veux être fichu!

L'enfant crut d'abord qu'un nouveau rire allait reprendre son interlocuteur, mais il se contint en murmurant :

—Je n'ai pas de temps à perdre.

—Non, je ne crois pas; maman pourrait s'éveiller et ça l'étonnerait de ne pas me voir à côté d'elle..... Qu'est-ce que vous allez prendre d'abord?

—Vous feriez mieux de remonter près de votre maman, répondit-il d'un ton morose.

Edith réfléchit profondément pendant une demi-minute.

—Vous n'avez pas le droit de rien prendre du tout, vous savez cela; mais si vous êtes décidé, je pourrais vous indiquer ce qui vous conviendrait le mieux.

—Quoi donc? demanda le bandit avec intérêt.

—Il ne faut pas toucher aux affaires de maman, elles sont dans sa chambre, et vous pourriez y entrer sans l'éveiller; d'ailleurs, elle disait hier que cela lui briserait le cœur de perdre ses bijoux; il ne faut pas prendre non plus les affaires de papa; mais je vous donnerai les miennes.

—Qu'est-ce que les vôtres?

—Mon médaillon, la petite montre que papa m'a donné, puis le collier et les bracelets qui me viennent de ma grand'mère et que je devais porter quand je serais grande; on dit que cela vaut beaucoup, beaucoup d'argent, mais vous pouvez les emporter si vous voulez. Il y a aussi.....les mots venaient difficilement et un profond soupir soulevait la petite poitrine,—il y a mes livres. Je les aime plus que tout, mais....

—Je n'ai pas besoin de livres, dit le voleur.

—Vraiment? Oh! que je suis contente!

—Eh bien! non, j'ai jamais vu sa pareille! disait l'homme, les yeux fixés sur la petite figure tout animée à l'idée de conserver les chers volumes.

—Faut-il que j'aille vous chercher mes bijoux!

—Non, dit-il, restez là ou venez avec moi dans l'office, si vous voulez.

Il la précédait et la poussa sur une chaise, pendant qu'il ouvrait les tiroirs où l'on serrait l'argenterie.

—C'est singulier que vous sachiez si bien où sont nos cuillers et que votre clef entre dans nos serrures!

—Oui, n'est-ce pas? Une belle chose pourtant que d'avoir reçu une instruction soignée!

—Est-ce que vous avez reçu une instruction soignée? fit la petite très surprise.

—Ça vous étonne?

—Mon Dieu, reprit l'enfant désireuse de ne pas l'offenser, c'est qu'il y a des mots que vous prononcez drôlement.

—Tout ça, c'est affaire de goût, interrompit le voleur, Oxford et Cambridge n'emploient pas le même vocabulaire.

—Avez-vous demeuré à Oxford? demanda poliment Edith.

—Non, ni à Cambridge non plus.

Il se mit à rire comme si la chose lui paraissait plaisante, tout en disposant les couverts en paquet.

—J'espère qu'il n'y a que du vrai là-dedans, dit-il; le roulz est bien commun. Votre papa et votre maman sont trop honorables pour se permettre une attrape, je veux le croire.

—Je suis sûre que papa et maman ne sont jamais communs.

Le voleur avait ouvert un autre tiroir en ricanant, ce qui suggéra une nouvelle question à Edith :

—Faites-vous de bonnes affaires dans votre partie?

—Voilà! pas toujours. Les gens sont rarement aussi aimables que vous, ma belle.

—Vous savez que vous m'avez obligée en ne faisant pas de bruit.

—Bien, en général, je dois dire que nous ne faisons pas plus de tapage qu'il ne faut. C'est rapport à comme malsain.

—Ça vous ferait-il quelque chose de nous laisser quelques cuillers et quelques fourchettes? Je vous demande pardon de vous déranger, mais je vois qu'il ne nous resterait rien pour le déjeuner.

—Est-ce qu'il n'y a pas du fer?

—Maman ne les emporte pas. Laissez un couvert pour elle; moi, je crois que le fer m'est indifférent.

L'homme réfléchit un instant; puis, avec une aimable condescendance, il remit en place non seulement ce qu'on lui demandait, mais encore un mignon couvert au chiffre d'Edith.

—C'est très gentil de votre part, dit la petite, qui l'observait.

—Le mérite a droit à sa récompense, et vous n'avez pas gnenlé, répartit le voleur avec un gracieux sourire.

Pendant les instants qui suivirent, il fut si affairé qu'il ne prononça pas un mot. Edith, ses petits pieds enveloppés dans sa robe, réfléchissait toujours et ne put contenir de nouvelles questions.

—Préférez-vous vraiment la profession de malfaiteur à toute autre? dit-elle respectueusement.

—Après ça, fit l'homme, peut-être bien que j'accepterais encore la place de lord-maire, ou celle de membre de la chambre des pairs, ou bien celle du prince de Galles; seulement, y a des obstacles sur ma route.

—Oh! vous ne pouvez pas prendre la place du prince de Galles, cela va de soi; j'entendais seulement si vous n'aimeriez pas une autre profession. Papa est allé